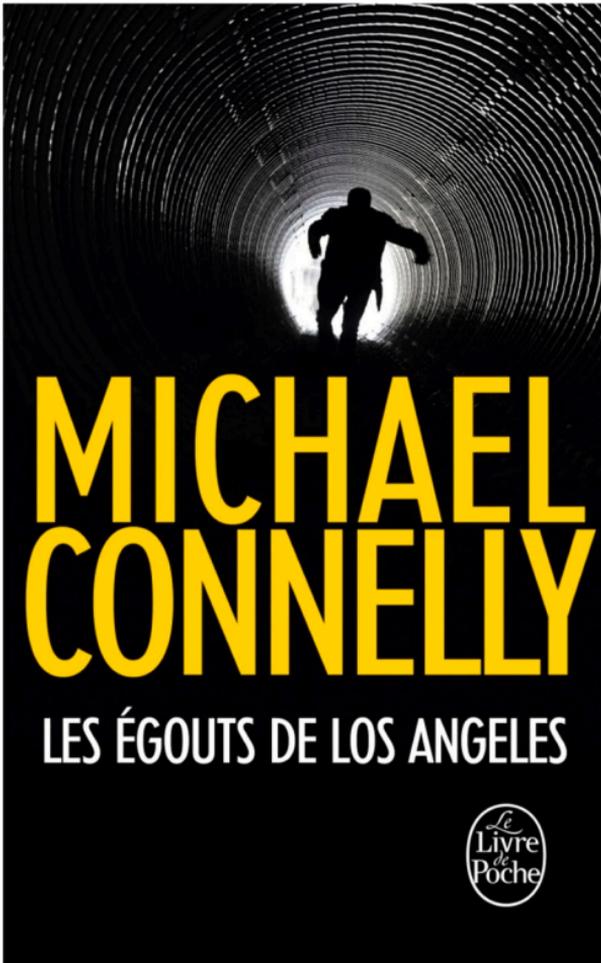


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Les Égouts de Los Angeles

Michael Connelly



Le Livre de Poche remercie les éditions Calmann-Lévy qui ont autorisé la publication de cet extrait.

MICHAEL CONNELLY

*Les Égouts
de Los Angeles*

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH

CALMANN-LÉVY

Dimanche 20 mai

Le jeune garçon ne voyait rien dans l'obscurité, mais ce n'était pas nécessaire. L'expérience et une longue pratique lui indiquaient que c'était du bon boulot. Joli et régulier. Sans à-coups, tout le bras qui bouge, en agitant doucement le poignet. Secouer la bille. Pas de coulures. Superbe.

Il entendait l'air s'échapper en sifflant ; il sentait rouler la bille. Ces sensations l'encourageaient. L'odeur lui rappela la chaussette dans sa poche, et il songea à se faire un petit sniff. Non, après, peut-être, décida-t-il. Il ne voulait pas s'arrêter maintenant, pas avant d'avoir terminé le tag d'un seul jet ininterrompu.

Mais soudain, il s'arrêta... en entendant un bruit de moteur par-dessus le sifflement de sa bombe aérosol. Regardant autour de lui, il ne vit aucune lumière, à l'exception du reflet blanc argenté de la lune sur le réservoir et de la faible lueur de l'ampoule brillant au-dessus de l'entrée de la station de pompage, au milieu du barrage.

Mais impossible de se méprendre sur le bruit. Un véhicule approchait. On aurait dit un camion. L'adolescent

crut entendre le crissement des pneus sur la route de gravier qui contournait le réservoir. L'engin se rapprochait. Que venait-on faire par ici à 3 heures du matin ? Le garçon se releva, lança la bombe aérosol par-dessus le grillage, en direction de l'eau, et l'entendit retomber dans les buissons avec un bruit sourd, trop court. Sortant la chaussette de sa poche, il décida de sniffer un petit coup vite fait, pour se donner du courage. Le nez plongé dans la chaussette, il aspira profondément les vapeurs de peinture. Il vacilla, ses paupières tremblèrent, il balança la chaussette par-dessus la grille.

Puis il redressa sa moto et la poussa de l'autre côté de la route, vers les hautes herbes, les prêles et les pins au pied de la colline. Une bonne planque, songea-t-il. De là, il verrait qui arrivait. Le bruit du moteur s'était amplifié. Aucun doute, le véhicule se trouvait tout près d'ici ; pourtant, le garçon n'apercevait pas la lueur des phares. Bizarre. Mais il était trop tard pour fuir. Il coucha la moto dans les hautes herbes en immobilisant la roue avant avec sa main. Puis, recroquevillé sur le sol, il attendit.

Harry Bosch entendait l'hélicoptère tout là-haut, quelque part au-dessus de l'obscurité, décrivant des cercles dans la lumière. Pourquoi ne se posait-il pas ? Pourquoi ne venait-il pas à son secours ? Harry avançait dans un tunnel sombre et enfumé, et ses piles rendaient l'âme. Le faisceau de la lampe-torche faiblissait à chaque mètre qu'il parcourait. Il avait besoin d'aide. Il fallait qu'il accélère. Il fallait qu'il atteigne le bout du tunnel avant que la lumière ne s'éteigne et qu'il ne se retrouve seul dans le noir. L'hélicoptère passa une

fois de plus au-dessus de lui. Pourquoi ne se posait-il pas ? Où était l'aide dont il avait besoin ? Quand le vrombissement des pales s'éloigna de nouveau, la terreur l'envahit ; il accéléra, rampant sur ses genoux écorchés et ensanglantés, d'une main tenant la lampe-torche de plus en plus faible et, de l'autre, tâtant le sol pour conserver son équilibre. Jamais il ne regardait en arrière, il savait que l'ennemi était derrière lui, dans le brouillard noir. Invisible, mais présent. Gagnant du terrain.

Le téléphone sonna dans la cuisine. Immédiatement réveillé, Bosch compta les sonneries, se demandant s'il avait loupé la première ou même la deuxième, et s'il avait branché le répondeur.

Il ne l'avait pas fait. La machine ne se mit pas en marche, le téléphone ne s'arrêtant qu'après la huitième sonnerie requise. Distraitement, il se demanda d'où venait cette tradition. Pourquoi pas six coups ? Pourquoi pas dix ? Il se frotta les yeux et regarda autour de lui. Une fois de plus, il était affalé dans le fauteuil du salon, ce siège inclinable et moelleux constituant l'élément principal de son ameublement rudimentaire. Il appelait ça son « fauteuil de garde ». Le terme convenait mal, vu qu'il y dormait très souvent, même quand il n'était pas de service.

La lumière du matin qui passait entre les rideaux balafrait le plancher de pin blanchi. Il regarda les particules de poussière flotter paresseusement dans la lumière près de la porte vitrée coulissante. La lampe posée sur la table à côté de lui était allumée ; contre le mur, la télé diffusait en sourdine le show d'un prédicateur du dimanche. Sur la table, non loin du fauteuil, se trouvaient ses compagnons d'insomnie : jeu de cartes,

magazines et romans policiers, ces derniers tout juste feuilletés puis abandonnés. Il y avait également un paquet de cigarettes froissé et trois bouteilles de bière vides ; marques différentes, mais qui avaient autrefois appartenu à des packs de six du même clan. Bosch était encore tout habillé, jusqu'à la cravate fripée et fixée à sa chemise blanche par une pince en argent en forme de 187.

Il porta la main à sa taille, puis dans son dos, en dessous du rein. Il attendit. Quand le bip électronique se déclencha, il coupa immédiatement la sonnerie exaspérante. Après avoir décroché l'appareil de sa ceinture, il prit connaissance du numéro. Rien d'étonnant. Il s'extirpa du fauteuil, s'étira et fit craquer les articulations de sa nuque et de son dos. Le téléphone était posé sur le comptoir de la cuisine. Avant de composer le numéro, Bosch inscrivit « Dimanche. 8 h 53 » dans un carnet qu'il avait sorti de sa poche de veste. Au bout de deux sonneries, une voix déclara :

— Police de Los Angeles, district de Hollywood. Officier Pelch à l'appareil. Que puis-je pour vous ?

— On aurait le temps de crever avant que vous ayez fini de débiter tout ça ! répondit-il. Passez-moi le sergent de garde.

Il dénicha un paquet de cigarettes dans un placard de la cuisine et alluma sa première de la journée. Il rinça un verre poussiéreux et le remplit d'eau du robinet, puis il sortit deux aspirines d'un flacon en plastique rangé, lui aussi, dans le placard. Il avalait le second cachet quand un sergent nommé Crowley lui dit enfin :

— Alors, vous êtes à l'église ou quoi ? J'ai appelé chez vous. Pas de réponse.

— Que se passe-t-il, Crowley ?

— Je sais bien qu'on vous a envoyé sur cette histoire de télé hier soir. Mais vous êtes encore de garde, votre collègue et vous. Tout le week-end. Conclusion, vous héritez du macchabée de Lake Hollywood. On l'a retrouvé dans une canalisation. Sur la route d'accès au barrage de Mulholland. Vous connaissez ?

— Oui, je vois. Quoi d'autre ?

— Une patrouille est sur place. Le médecin légiste et les types du labo sont prévenus. Mes hommes ne savent pas encore de quoi il retourne, à part que c'est un macchabée. Le corps se trouve à une dizaine de mètres à l'intérieur de la canalisation. Ils ne veulent pas trop s'approcher, pour pas risquer d'effacer d'éventuels indices, vous comprenez ? Je leur ai demandé de biper votre collègue, mais il a pas rappelé. Ça répond pas chez lui non plus. J'ai pensé que vous étiez peut-être ensemble ou autre. Mais après je me suis dit, non, il est pas votre genre. Et vous êtes pas le sien non plus.

— Je le contacterai. Si vos hommes sont pas entrés dans le conduit, comment peuvent-ils savoir que c'est un cadavre et pas seulement un type qui cuve son vin ?

— Oh, ils se sont quand même approchés un peu, et avec un bâton ou je ne sais quoi ils ont secoué le mec. Raide comme une queue pendant la nuit de noces.

— Ils ont peur d'effacer des indices, mais ils hésitent pas à remuer le cadavre avec un bâton ? Ça, c'est la meilleure ! Ces types sont entrés dans la police quand on a relevé les critères d'admission en fac ou quoi ?

— Hé, Bosch, quand on reçoit un appel, on vérifie, OK ? Vous préférez qu'on vous transfère directement tous les appels signalant un cadavre au bureau de la

Criminelle pour le faire vous-mêmes ? Vous deviendriez dingues au bout d'une semaine, les gars...

Bosch écrasa sa cigarette dans l'évier en inox et regarda par la fenêtre de la cuisine. En bas de la colline, il aperçut un de ces petits trains pour touristes qui serpentait au milieu des gigantesques studios ocre d'Universal City. Le flanc d'un de ces bâtiments longs comme un pâté de maisons était peint en bleu ciel avec des volutes de nuages blancs ; pour filmer les extérieurs quand le décor naturel de Los Angeles devenait aussi brun que le blé.

— Comment avez-vous été prévenus ?

— Coup de fil anonyme à Police-secours. Un peu après 4 heures du mat'. D'après le dispatcher, l'appel venait d'une cabine sur le boulevard. Un type qui traînait dans les parages, il a découvert le corps. Il n'a pas voulu donner son nom. Il a juste dit qu'il y avait un macab dans la canalisation. Vous pourrez écouter l'enregistrement au centre des communications.

Bosch sentit monter sa colère. Il prit le flacon d'aspirine dans le placard et le glissa dans sa poche. Tout en réfléchissant à cet appel arrivé à 4 heures du matin, il ouvrit le réfrigérateur et se pencha à l'intérieur. Rien ne lui faisait envie. Il consulta sa montre.

— Crowley, si l'appel a eu lieu à 4 heures, pourquoi est-ce que vous me prévenez seulement maintenant, presque cinq heures après ?

— Écoutez, Bosch, c'était un appel anonyme. Le dispatcher affirme que c'était un gosse, par-dessus le marché. J'allais quand même pas envoyer mes gars dans cette canalisation, en pleine nuit, sur ce simple appel. Ç'aurait pu être une farce. Ou bien une embuscade. Ç'aurait pu être n'importe quoi, bon Dieu ! J'ai

attendu que le jour se lève et que ça se calme un peu par ici, et j'ai envoyé quelques-uns de mes hommes sur place à la fin de leur service. En parlant de ça, moi, je me tire. J'attendais leur appel et le vôtre. Rien d'autre ?

Bosch eut envie de lui demander s'il avait songé que de toute façon il ferait noir à l'intérieur de la canalisation, qu'il soit 4 heures ou 8 heures du matin, mais il n'insista pas. À quoi bon ?

— Rien d'autre ? répéta Crowley.

Bosch ne trouvait rien à répondre, mais Crowley se chargea de combler le silence :

— Sans doute un camé qui s'est foutu en l'air, Harry. C'est pas une affaire pour le 187. Ça arrive tout le temps. Bon sang, vous vous souvenez pas qu'on en a sorti un de cette même canalisation l'année dernière ?... Euh, non, c'était avant que vous débarquiez à Hollywood... Enfin bref, ce que je veux vous dire, c'est que ce type, il est entré dans le même conduit... Y a un tas de sans-abri qui vont coucher là-haut... Bon, c'est un toxico, il s'enfile une méga-dose et hop, on en parle plus. À part que, cette fois-là, on l'avait pas retrouvé aussi vite ; même qu'au bout de deux ou trois jours de soleil sur la canalisation le type était cuit à point. Grillé comme une dinde ! Mais ça sentait pas aussi bon.

Crowley rit de sa plaisanterie. Bosch s'abstint.

— Quand on l'a sorti, reprit le sergent, il avait encore la seringue dans le bras. Même chose cette fois-ci. Un boulot à la con, quoi ! Une affaire sans intérêt. Allez-y faire un tour, vous serez de retour chez vous à midi, pour une petite sieste ; peut-être même que vous aurez le temps d'écouter le match des Dodgers. Et le week-end prochain ? On retrouvera un

autre type dans le conduit. Vous serez pas de service. Et c'est un week-end de trois jours. À cause du Memorial Day¹. Alors, rendez-moi un service. Allez donc voir ce qu'ils ont trouvé.

Bosch réfléchit un moment ; il s'apprêtait à raccrocher, puis se ravisa :

— Hé, Crowley, pourquoi dites-vous qu'on n'a pas découvert l'autre cadavre aussi rapidement ? Qu'est-ce qui vous fait croire que celui-ci n'est pas là depuis longtemps ?

— D'après les gars que j'ai envoyés, le macab ne sent rien, à part une légère odeur de pisse. Il est encore tout frais, sans doute.

— Prévenez vos hommes que je serai là-haut dans un quart d'heure. Et surtout, dites-leur de ne plus toucher à rien.

— Ils...

Bosch raccrocha, peu désireux d'écouter Crowley prendre une fois de plus la défense de ses hommes. Il alluma une autre cigarette en allant ouvrir sa porte pour récupérer le *Times* sur le perron. Il étala ses six kilos de journal du dimanche sur le comptoir de la cuisine et se demanda combien ça avait coûté d'arbres. Il feuilleta le supplément immobilier jusqu'au moment où il repéra un grand placard publicitaire pour les constructions Valley Pride. Il fit courir son doigt le long de la liste des maisons témoins, puis trouva une adresse et un descriptif accompagnés de la mention APPELEZ JERRY. Il composa le numéro.

— Maisons Valley Pride, j'écoute ?

1. Journée du souvenir, pour honorer les soldats morts pour la patrie.

— Jerry Edgar, je vous prie.

Plusieurs secondes s'écoulèrent et il y eut quelques déclics de transfert d'appel avant que Bosch n'entende enfin la voix de son collègue.

— Jerry à l'appareil, que puis-je pour vous ?

— Jed, on vient de recevoir un autre appel. Là-haut, au barrage de Mulholland. Et tu n'as pas ton bip sur toi.

— Merde ! fit Edgar.

Il y eut un silence. Bosch pouvait presque entendre son collègue se dire : « J'ai trois clients aujourd'hui. » Le silence s'éternisant, Bosch imaginait Edgar à l'autre bout du fil : costume à 900 dollars et tête d'homme d'affaires ruiné.

— De quoi s'agit-il ?

Bosch lui répéta le peu qu'il savait.

— Si tu veux que je m'en occupe en solo, pas de problème, ajouta-t-il. Si jamais Pounds fait des histoires, j'arrangerai le coup. Je lui dirai que tu es sur l'affaire de la télé et que moi je me charge du macab dans le conduit.

— Ouais, je sais que tu le ferais, mais c'est pas la peine ; j'arrive. Avant, faut juste que je trouve quelqu'un pour me remplacer.

Ils convinrent de se retrouver sur place et Bosch racrocha. Il brancha son répondeur, sortit deux paquets de cigarettes d'un placard et les glissa dans la poche de son veston. Dans un autre placard, il prit le holster en nylon renfermant son Smith & Wesson 9 mm – aspect satiné, acier inoxydable, chargé de huit balles XTP. Il repensa à la publicité qu'il avait vue un jour dans une revue de la police. *Extreme Terminal Performance* : une balle qui, au moment de l'impact, multiplie son diamètre par 1,5 et pénètre au plus profond du corps en

causant le maximum de dégâts. L'auteur n'avait pas menti. L'année précédente, Bosch avait tué un homme d'une XTP tirée à environ sept mètres. La balle était entrée sous le bras droit et ressortie sous le mamelon gauche, détruisant au passage le cœur et les poumons. XTP. Le maximum de dégâts. Il fixa son holster à sa ceinture, du côté droit, de façon à pouvoir dégainer de la main gauche.

Il se rendit ensuite dans la salle de bains et se brossa les dents sans dentifrice : il n'en avait plus et avait oublié de s'arrêter au magasin pour en acheter. Il passa un peigne mouillé dans ses cheveux et contempla longuement ses yeux rougis d'homme de quarante ans. Puis il examina les mèches grises qui supplantaient peu à peu le châtain de ses cheveux bouclés. Jusqu'à sa moustache qui grisonnait. En se rasant, il avait déjà remarqué quelques poils gris dans le lavabo. Après s'être passé la main sur le menton, il décida de ne pas se raser. Il sortit de chez lui sans même changer de cravate. Son client ne s'en formaliserait pas.

Bosch trouva un endroit sans fientes de pigeon et s'accouda au garde-fou qui courait tout autour du barage de Mulholland. Une cigarette coincée entre les lèvres, il observa, au milieu des collines, la ville en contrebas. Le ciel était couleur de poudre et le smog formait comme un linceul moulant au-dessus de Hollywood. Au loin, quelques rares tours du centre-ville parvenaient à traverser la couche de poison, mais le reste des bâtiments demeurait sous le voile opaque. On aurait dit une cité fantôme.

Le vent chaud était chargé d'une légère odeur chimique que Bosch finit par identifier. Du malathion. Ce

matin-là, la radio avait annoncé que les hélicoptères à drosophiles avaient passé la nuit à pulvériser de l'insecticide sur toute la région de North Hollywood, jusqu'à Cahuenga Pass. Il repensa à son cauchemar et à l'hélicoptère qui refusait de se poser.

Dans son dos se trouvait l'étendue bleu-vert du réservoir de Hollywood, 220 millions de litres d'eau potable emprisonnés par le vénérable barrage construit dans un canyon entre deux collines. Une bande d'argile sèche de deux mètres de large, courant sur toute la longueur de la rive, rappelait que Los Angeles subissait sa quatrième année de sécheresse. En amont du réservoir, un grillage de trois mètres de haut ceignait toute la berge. En arrivant, Bosch avait observé cette clôture en se demandant si elle servait à protéger les gens qui se trouvaient d'un côté, ou bien l'eau de retenue de l'autre côté.

Bosch portait une combinaison bleue par-dessus son costume froissé. Les auréoles de transpiration sous ses aisselles et dans son dos avaient traversé les deux épaisseurs de tissu. Ses cheveux étaient collés par la sueur et sa moustache tombait. Il avait pénétré à l'intérieur de la canalisation. Il sentait le picotement doux et chaud du vent de Santa Ana sécher la sueur sur sa nuque ; il était en avance cette année.

Harry n'était pas un colosse. Il mesurait moins d'un mètre soixante-quinze et ne possédait pas une large carrure. Les journaux, quand ils parlaient de lui, le décrivaient comme un homme sec et nerveux. Sous la combinaison, ses muscles ressemblaient à des cordes de nylon : force cachée par une économie de taille. Les taches grises qui constellaient ses cheveux étaient plus rares sur le côté gauche. Ses yeux marron très foncé

laissaient rarement deviner ses émotions ou ses intentions.

La canalisation apparente longeait la route d'accès du réservoir sur une cinquantaine de mètres. Totalement rouillée, elle était hors d'usage, excepté pour ceux qui en utilisaient l'intérieur comme abri ou l'extérieur comme support pour leurs bombages. Bosch n'avait pas eu la moindre idée de sa fonction jusqu'au jour où le gardien du site éclaira sa lanterne : en réalité, la canalisation servait de rempart contre la boue. Les fortes pluies, lui expliqua le gardien, détrempaient la terre et provoquaient des coulées de boue qui dévalaient les collines jusqu'au réservoir. La canalisation de un mètre de diamètre, vestige d'un projet municipal oublié ou bidon, avait été installée dans une zone de coulées prévisibles pour servir de première et unique défense. Elle était maintenue par une barre en fer de un centimètre d'épaisseur qui en faisait le tour et était scellée dans le béton en dessous.

Bosch avait enfilé sa combinaison avant de pénétrer dans la canalisation. Les lettres LAPD¹ étaient inscrites en blanc dans son dos. Après l'avoir sortie du coffre de sa voiture et s'être glissé dedans, il s'était aperçu qu'elle était sans doute plus propre que le costume qu'il essayait de protéger. Mais il l'avait quand même revêtue, car il l'avait toujours fait. Bosch était un policier méthodique, partisan de la tradition et superstitieux.

En avançant à quatre pattes, la lampe électrique à la main, dans ce cylindre étouffant qui empestait l'humidité, il avait senti sa gorge se nouer et les battements de

1. Los Angeles Police Department.

son cœur s'accélérer. Un vide familial l'avait saisi au creux de l'estomac. La peur. Mais il avait allumé la torche et, les ténèbres ayant reculé, en même temps que ses appréhensions, il s'était mis au travail.

Maintenant, accoudé au garde-fou du barrage, il fumait en réfléchissant. Crowley, le sergent de garde, avait raison sur un point : l'homme dans la canalisation était mort, sans nul doute. Mais il s'était aussi trompé : ce ne serait pas une affaire facile. Harry ne rentrerait pas à temps chez lui pour faire une sieste ou écouter le match des Dodgers sur KABC : il y avait des choses qui clochaient. Il s'en était rendu compte avant même d'avoir parcouru trois mètres à l'intérieur du conduit.

Il n'y avait aucune trace dans la canalisation. Ou, plus exactement, il n'y avait aucune trace intéressante. Le fond du conduit était recouvert d'une pellicule de boue ocre et sèche jonchée d'emballages, de bouteilles de vin vides, de morceaux de coton, de seringues usagées et de journaux ayant servi de lits – les détritrus des sans-abri et des drogués. Bosch les avait examinés dans le faisceau de sa lampe électrique tandis qu'il avançait à petits pas vers le cadavre et n'y avait découvert aucune trace nette du passage de la victime qui gisait maintenant dans la canalisation. Ça ne collait pas. Si le mort avait rampé jusque-là de son plein gré, cela se serait vu. Même chose si on l'avait traîné à l'intérieur. Mais il n'y avait rien, et cette absence de traces n'était pas la seule chose qui le troublait.

En arrivant à la hauteur de la victime, il constata que la chemise du mort – une chemise noire à col ouvert – était relevée sur sa tête et que ses bras étaient coincés à l'intérieur. Bosch avait vu suffisamment de cadavres

pour savoir que tout était possible durant les derniers instants de la vie. Une fois, il avait enquêté sur une affaire de suicide où le type, après s'être tiré une balle dans la tête, avait changé de pantalon avant de mourir, sans doute pour ne pas qu'on le découvre baignant dans ses excréments. Malgré tout, Harry ne pouvait expliquer l'enchevêtrement de la chemise et des bras du cadavre dans la canalisation. Il lui semblait qu'on avait traîné le corps dans le conduit en tirant l'homme par le col.

Bosch n'avait pas touché au corps, ni soulevé la chemise qui masquait son visage. Il nota qu'il s'agissait d'un homme de race blanche. De prime abord, il ne décela aucune trace de la blessure fatale. Une fois ce premier examen achevé, il enjamba prudemment le corps – son visage se trouvait à quelques centimètres seulement –, puis il parcourut les quarante derniers mètres de la canalisation. Là encore, il ne releva aucune trace, ni aucun indice utile. Vingt minutes plus tard, il avait retrouvé la lumière du jour. Il chargea ensuite un type du labo nommé Donovan d'aller relever l'emplacement des détritiques et de filmer le cadavre. Donovan ne cacha pas son étonnement d'être obligé de se salir les mains pour une affaire qu'il avait déjà classée dans la rubrique « overdose », Il devait avoir des billets pour aller voir les Dodgers, songea Bosch.

Après avoir laissé la canalisation à Donovan, Bosch avait allumé une cigarette et marché jusqu'au bord du barrage pour contempler la ville polluée, en ressassant de sombres pensées.

Accoudé au garde-fou, il entendait le bruit de la circulation qui montait du Hollywood Freeway. C'était

un bruit presque doux à cette distance. Comme un océan paisible. Entre les plis du canyon, il apercevait des piscines bleues et des toits de tuiles.

Une femme vêtue d'un débardeur blanc et d'un short vert citron passa près de lui en petite foulée. Une radio miniaturisée était fixée à sa taille, un cordon jaune transportant le son jusqu'aux écouteurs plaqués sur ses oreilles. Comme plongée dans son monde, elle ignora l'attroupement de policiers sur son chemin jusqu'au moment où elle atteignit la bande jaune tendue à l'extrémité du barrage et qui – en deux langues – lui ordonnait de s'arrêter. Elle sautilla sur place pendant quelques instants, ses longs cheveux blonds collés sur ses épaules par la sueur, et regarda les policiers, qui, pour la plupart, lui retournèrent son regard. Puis elle rebroussa chemin et repassa devant Bosch. Il la suivit des yeux et remarqua qu'en arrivant à hauteur de la station de pompage elle faisait un écart pour éviter quelque chose. Se dirigeant vers cet endroit, il découvrit des morceaux de verre sur le sol. Levant la tête, il vit que l'ampoule était brisée dans la douille, juste au-dessus de la porte. Il décida de demander au gardien si l'ampoule avait été vérifiée dernièrement.

Quand il eut regagné son poste d'observation, un mouvement flou en contrebas attira son attention. Il baissa les yeux et aperçut un coyote qui fouinait au milieu des aiguilles de pin et des ordures qui jonchaient le sol sous les arbres face au barrage. Le poil du petit animal était sale et totalement râpé par endroits. Il ne restait plus que quelques coyotes dans des zones protégées de la ville, tous étant obligés de piller les déchets des charognards humains.

— Ils vont sortir le corps, dit une voix dans son dos.

Bosch se retourna vers un des policiers en uniforme envoyés sur les lieux. Il hocha la tête et le suivit, passant sous la bande jaune pour retourner vers la canalisation.

Une cacophonie de grognements et de violents soupirs s'échappa de la bouche de la canalisation barbouillée de graffitis. Torse nu et le dos musclé sale et zébré d'éraflures, un homme en sortit à reculons en tirant un épais plastique noir sur lequel gisait le corps. La victime était toujours sur le dos, la tête et les bras en partie enveloppés dans la chemise noire. Bosch chercha Donovan du regard ; il le vit qui rangeait une caméra vidéo à l'arrière d'une camionnette bleue de la police. Harry le rejoignit.

— Je vais avoir besoin de toi pour retourner là-dedans. Y a un tas de détritrus, journaux, canettes, sacs, j'ai repéré des seringues, du coton, des bouteilles, il faut tout mettre en sachets.

— Compte sur moi, répondit Donovan.

Il hésita un instant et ajouta :

— Je ne veux pas m'en mêler, Harry, mais euh... tu crois vraiment que c'est du sérieux ? Ça vaut la peine qu'on se casse les couilles ?

— On ne le saura qu'après l'autopsie.

Sur ce, il s'éloigna, puis s'arrêta.

— Écoute, Donnie, je sais que c'est dimanche et... merci d'y retourner.

— Pas de problème. Pour moi, c'est une overdose à coup sûr.

L'homme au torse nu et le légiste du bureau du coroner étaient accroupis à côté du corps. Tous les deux portaient des gants en caoutchouc blancs. Le

légiste était Larry Sakai, un type que Bosch connaissait depuis des années et qu'il n'aimait pas. Près de lui, par terre, était posée une boîte de matériel de pêche en plastique, ouverte. Il y puisa un scalpel avec lequel il pratiqua une entaille de deux centimètres environ sur le côté du cadavre, juste au-dessus de la hanche gauche. Aucune goutte de sang ne coula de la blessure. Il sortit ensuite de sa boîte un thermomètre qu'il fixa à l'extrémité d'une sonde courbée et il l'inséra dans l'incision. Puis, d'une main experte, bien que brutale, il le remua dans tous les sens pour l'enfoncer dans le foie.

L'homme au torse nu grimaça ; Bosch remarqua qu'il avait une larme bleue tatouée au coin de l'œil droit. Cela lui parut approprié : le mort n'aurait pas droit à d'autre marque de sympathie.

— Ça ne sera pas facile de déterminer l'heure du décès, déclara Sakai, sans lever les yeux. À cause de cette canalisation, avec la chaleur qui augmente, ça va fausser la baisse de température du foie. Osito a fait un relevé à l'intérieur, on avait trente degrés. Dix minutes plus tard, il faisait trente-deux. On n'a pas de température fixe, ni sur le corps ni dans la canalisation.

— Et alors ? demanda Bosch.

— Et alors, je ne peux pas te renseigner immédiatement. Faut que je l'emporte et que je fasse des calculs.

— Tu veux dire que tu vas le filer à quelqu'un d'autre qui saura quoi en faire ?

— Ne te bile pas, tu sauras tout quand tu viendras pour l'autopsie.

— À propos, qui est au découpage aujourd'hui ?

Sakai ne répondit pas. Il s'intéressait déjà aux jambes du cadavre. Prenant chaque chaussure, il fit jouer les chevilles. Ses mains remontèrent ensuite

jusque derrière les cuisses, soulevant les deux jambes l'une après l'autre et les regardant se plier au niveau du genou. Puis il appuya fortement des deux mains sur l'abdomen, comme s'il cherchait à déceler un produit de contrebande. Pour finir, il glissa sa main sous la chemise et essaya de tourner la tête de la victime. Elle ne bougea pas. Bosch savait que la rigidité cadavérique commençait par la tête pour se répandre ensuite dans tout le corps, jusqu'aux extrémités.

— La nuque est complètement raide, annonça Sakai. Le ventre ne va pas tarder, mais les membres sont encore flexibles.

Il prit un crayon à papier coincé derrière son oreille et en posa le bout avec la gomme sur le côté du torse. On apercevait des marbrures violacées sur la moitié du corps la plus proche du sol, comme si le cadavre était à demi rempli de vin rouge. Lividité post-mortem. Quand le cœur cesse de battre, le sang se réfugie dans les parties basses. Lorsque Sakai appuya son crayon sur la peau sombre, celle-ci ne blanchit pas, signe que le sang était totalement coagulé. Cet homme était mort depuis plusieurs heures.

— La lividité post-mortem est uniforme, déclara Sakai. Tout me laisse penser que ce type est mort depuis six ou huit heures. Faudra que tu te contentes de ça pour l'instant, Bosch, jusqu'à ce qu'on calcule les températures.

Sakai avait dit tout cela sans lever les yeux. Aidé du dénommé Osito, il entreprit de retourner les poches du pantalon de treillis de la victime. Elles étaient vides, tout comme celles, plus grosses, cousues sur les cuisses. Ils firent rouler le corps sur le côté pour fouiller les poches de derrière. Bosch en profita pour se

pencher et regarder de près le dos de la victime. La lividité et la saleté avaient bleui la peau. Mais aucune égratignure ni marque ne permettait de conclure qu'on avait traîné le corps.

— Rien dans les poches, Bosch, pas de papiers, dit Sakai, les yeux toujours baissés.

Délicatement, ils rabaissèrent la chemise noire sur le visage et le torse du mort. L'homme avait des cheveux rebelles où le gris avait supplanté le noir. Il était mal rasé et semblait avoir la cinquantaine ; Bosch en conclut qu'il avait environ quarante ans. Il y avait quelque chose dans sa poche de chemise. Sakai s'en empara, l'examina un instant avant de le déposer dans un sachet en plastique que tenait son collaborateur.

— Bingo ! déclara Sakai en tendant le sachet à Bosch. Voilà qui nous facilite la tâche.

Sakai souleva les paupières du mort. Les yeux étaient bleus, couverts d'un voile vitreux, et les pupilles réduites à la taille d'une mine de crayon. Ils fixaient Bosch d'un air absent, chaque pupille faisant comme un petit néant noir.

Sakai prit des notes sur une planchette : il avait tiré ses conclusions. Puis il sortit de sa boîte de matériel de pêche un tampon encreur et une fiche imprimée. Il encra les doigts de la main gauche du mort et les appuya l'un après l'autre sur la fiche. Bosch admira la rapidité et la dextérité avec lesquelles il travaillait. Mais, soudain, Sakai s'arrêta.

— Hé, regardez ça.

Sakai remua doucement l'index du cadavre. Il se tordait sans peine dans tous les sens. De toute évidence, l'articulation était brisée, pourtant il n'y avait aucune trace de tuméfaction ni d'hématome.